INTERVIEW GAEL FAYE

L'an dernier, en cours de Culture Générale, les étudiants de Sel2b, alors en 1ère année, ont lu le roman *Petit Pays* de Gaël Faye. Ils ont ensuite travaillé sur le documentaire *Quand deux fleuves se rencontrent* qui lui est consacré et travaillé sur plusieurs de ses chansons. Cette année, alors que l'un des deux thèmes au programme du BTS est « De la musique avant toute chose », Gaël Faye est en tournée. Le jeudi 11 Novembre, il se produisait au Rocher de Palmer. Il a gentiment accepté de rencontrer les étudiants de SEL2B et d'échanger avec eux. Voici donc un extrait de cette très enrichissante discussion.

Nous avons tout d'abord demandé à Gaël Faye son avis sur l'intitulé de notre thématique (emprunté à Verlaine) : « De la musique avant toute chose »

Ce sujet l'a immédiatement interpellé. Il considère la musique comme vitale et nous en a d'ailleurs apporté la preuve. En effet, la musique était indispensable pour lui pendant le confinement et il estime que sans elle le monde aurait subi des souffrances psychologiques encore plus lourdes.
L'artiste a insisté sur le fait que lors des premières restrictions sanitaires au printemps 2020, le gouvernement a mis l'accent sur l'achat de produits « essentiels, de première nécessité », mais a toujours totalement délaissé la culture en général puisqu'elle ne se trouvait pas parmi ces derniers. Gael Faye s'est donc interrogé sur le terme « essentiel ». Comme il l'a souligné la musique est présente dans toutes les cultures, et perdure à chaque génération. Malgré tout, elle est sous-estimée voire même négligée par certaines personnes.

Dans « Pili pili sur un croissant au beurre », il raconte que son père écoute du Bob Dylan. Nous lui avons alors demandé ce qu'écoutait/écoute sa mère

Il nous a répondu que sa mère écoutait de tout comme du Bob Dylan, du Yéyé, de la musique Rwandaise, de la rumba congolaise et Jimi Hendrix. Il a aussi fait référence à l'émission de radio « Salut les copains » dont sa mère avait un poster dans sa chambre.

Lorsqu'on demande à l'artiste quelles sont ses passions autres que la musique et l'écriture, il répond que ce qu'il aime par-dessus tout c'est marcher près des volcans au Rwanda et regarder le fond du volcan à plusieurs centaines de mètres, sentir le soufre du magma le réchauffer.

Nous souhaitions développer les atouts de la musique selon Gaël Faye et lui avons alors demandé s'il la jugeait plutôt cathartique ou salvatrice.

Il nous raconte que la musique représente les deux pour lui. Pendant son adolescence et son intégration en France (à Paris), la musique était avant tout cathartique mais quand il a commencé à vivre de celle-ci en tant qu'artiste, elle est alors devenue salvatrice. Il a précisé

que le rap est le style de musique selon lui le plus cathartique et salvateur. Voici la suite exacte de ses propos :

« Voilà le rap c'était quelque chose ! C'était une culture qu'on respectait ! Et moi, c'est ça que j'ai adoré dans le Hip-hop. Je serai toujours un fils du Hip-hop parce que ça m'a appris ça, à me discipliner et à donner de l'importance à mon art … J'écoutais de la chanson française et j'étais outré. Je me disais "Mais comment on peut salir la langue française comme ça ! Ne rien raconter en fait, dans sa guitare dire : « je t'aime, tu m'aimes. On a pris des fleurs dans le pré. » Mais non ce n'est pas ça ! La vie ce n'est pas ça, la vie c'est urgent. Il faut raconter les vraies choses. C'est pour cela qu'à l'adolescence j'étais un puriste mais comme le rap français en général à cette époque-là. Heureusement, des gens ont explosé ce carcan-là et m'ont libéré. Je pense que, contrairement à ce que peuvent dire maintenant des puristes : « C'était mieux avant », au contraire c'est plus cool maintenant. L'art et la culture, il faut que ce soit ouvert à tout le monde. Tout le monde a le droit de raper ! »

Lequel vous semble plus cathartique : écrire un roman ou une chanson ?

« Les deux vraiment, écrire de toute façon pour moi, cela prend une forme d'écriture. Je me sens avant tout auteur, après le texte peut se transformer en chanson, en roman, en poème, en pièce de théâtre et en film. Mais cela, c'est ensuite. Plus j'avance et plus je me rends compte qu'il y a des choses qu'on peut dire en chanson qu'on ne peut pas dire en roman ou inversement. Il faut trouver la bonne forme. J'estime par exemple que l'album *Pili pili sur un croissant au beurre* raconte déjà *Petit pays* mon roman mais on n'a pas entendu cet album : il est passé inaperçu. Il a fallu que j'écrive ce roman *Petit pays* pour ensuite en revenir sur cet album et qu'on le comprenne à l'ombre du roman. Je me suis aussi rendu compte que c'était une erreur de penser que dans des chansons, je pouvais aborder certains sujets. En fait, la chanson c'est une forme particulière, on ne peut pas tout dire et il faut l'accepter. »

Que trouvait-on dans vos premiers textes ?

« Dans mes premiers écrits, je décrivais ce qui était autour de moi. Il y avait des choses horribles, l'écriture m'a vraiment permis de me sentir bien. C'était pour moi un exutoire. Grâce à cela j'ai pu extérioriser ma pensée et me sentir mieux. »

Avez-vous fait lire vos premiers écrits ?

« Non, la première qui a commencé non pas à lire mais à qui j'ai commencé à dire mes textes, c'est ma petite sœur. Et je pense que je devais avoir 15 ans. Ce sont mes premiers textes de rap et donc c'est à elle que j'ai commencé à faire mes textes de rap. Et puis, après je me suis rendu compte que j'avais envie de ne pas me cacher de ce que j'écrivais. Parce que quand j'ai commencé à faire du rap, tous mes potes avaient des noms de scène. D'ailleurs c'est toujours des noms de scène où il y avait « Machin Criminel » ou « MC véridique ». Ils faisaient cela parce que c'était un peu comme un jardin secret. C'était comme une barrière. Me concernant,

en revanche, je pense que c’était comme une envie détournée que tout le monde m’entende. Garder mon prénom, mon nom de famille, ne pas avoir un nom de scène. »

Vivez-vous en France ?

« Pour la tournée je suis resté en France et après la tournée je repars au Rwanda. »

Quels furent vos ressentis lors de votre premier retour au Rwanda ?

« Quand j’étais tout petit avant le génocide, j’étais allé de temps en temps au Rwanda. Mais je n’en ai des vagues souvenirs, c’était assez rapide, et moi je suis retourné au Rwanda après le génocide et, en fait, ce n'était pas un pays, c’était vraiment un charnier, il y avait des morts partout. Et les seules personnes vivantes : on aurait dit des fantômes [...]. Un million d’individus ont été assassinés et il y avait plus de 800 000 veuves et orphelins. Sur une population de 7 millions d’habitants, il faut se rendre compte. Si tu fais le parallèle avec la France au même coefficient, c’était hallucinant et donc quand je suis arrivé au Rwanda il n’y avait plus d’eau, d’électricité, il n'y avait rien. Quand j’ai vu pour la première fois le Rwanda c’était avant ma 5eme, j’avais donc 11 ans et vraiment je n’avais pas l’impression que c’était un pays. Même des années après, j’y suis retourné je pensais que jamais ça ne redeviendrait un pays. Je pensais que ça resterait une zone de guerre. Maintenant, quand tu vois le Rwanda d’aujourd’hui, tu n’en reviens pas. »